

Au premier plan, Wall Drawing #479, aux lavis d'encre gris. Au fond, Wall Drawing #542. PHOTO RÉMI VILLAGGI, METZ

LeWitt du Sol au plafond

ARTS Au centre Pompidou-Metz, une rétrospective réunit 33 dessins muraux de l'artiste conceptuel américain, réalisés entre 1968 et 2007.

Par **PIERRE ALFERI**

SOL LEWITT, DESSINS MURAUX DE 1968 À 2007

Centre Pompidou-Metz, 1, parvis des Droits-de-l'Homme (57). Jusqu'au 29 juillet 2013. Rens.: www.centrepompidou-metz.fr

Au petit prince en nous qui demande à l'artiste de lui dessiner un mouton – ou autre chose –, Sol LeWitt renvoyait la balle avec des idées de dessins à faire aux murs, instructions à l'appui. Il en avait beaucoup.

Parmi les 1200 réalisés de son vivant, Béatrice Gross en a choisi 33 pour le centre Pompidou-Metz, qui propose d'ailleurs aux enfants un atelier d'initiation. Ce ne sont pas des dessins à bomber tout seul n'importe où. Mieux

vaut s'y prendre à quatre ou cinq, munis de compas géants. Mais ils combinent des tracés définis avec la clarté, la simplicité de l'enfance de l'art : lignes droites, verticales et horizontales, obliques à 45 degrés et arcs de cercle, dont les points de départ sont situés par rapport aux côtés du mur. Carrés, cercles, triangles, rectangles et trapèzes, soit les figures élémentaires des jeux d'éveil pour tout-petits, mais privées de leurs couleurs vives, car ici le noir et le blanc règnent sur un vaste nuancier de gris.

PRODIGE. Voilà qui paraît bien auctère, vu de loin. Et puis, depuis trente ans, on en a rencontré dans tous les musées d'art contemporain du monde, des murs de LeWitt, le plus prodigue des fils de l'art minimal et des pères de l'art conceptuel. Dans cette famille long-

LE LIBÉ DES ÉCRIVAINS

temps hégémonique, nul n'a vu ses idées proliférer autant, fécondées par le bon génie de la combinatoire. On ne compte plus ses sculptures fondées sur le cube, «structures», blocs, tours. Pour s'en tenir aux surfaces, il a conçu aussi un grand nombre de dessins muraux aux couleurs des encres d'imprimerie – un choix sera réalisé en juin au Musée de Louvain-la-Neuve, en Belgique – et encore plus pour ses livres d'artiste. La rétrospective qui commence est la plus importante à ce jour en Europe, et la parution du catalogue, augmenté de documents de travail et de textes théoriques, fera date, c'est entendu. Mais, sauf obligation professionnelle, nul ne va au musée dans le seul but de se rafraîchir la mémoire ou de corriger un bilan. Il faut au moins la promesse d'une expérience et la chance d'une surprise. Eh bien Metz en réserve plusieurs, qui

S'ils refusent de jouer les trompe-l'œil, s'ils préfèrent écraser un polyèdre que de le mettre en perspective, les dessins ne sont pas avares d'effets optiques.

sont merveilleuses. Tout se passe entre le programme du dessin – énoncé, souvent d'une seule phrase, sur un cartel ou dans un encadré manuscrit – et le monument éphémère de son tracé. On est d'abord sidéré par l'ampleur et le détail fourmillant qui résulte d'une simple idée. On dit que LeWitt fut souvent lui-même étonné par son résultat. Ensuite, on scrute des murs, ce qui est plus intéressant que de longer des cimaises. Trente-trois, c'est beaucoup, mais les murs sont ici des stars. Agencés par Cécile Degos, pour qui ce dut être un casse-tête, enduits, peints et poncés, repeints et reponcés sous le contrôle de l'atelier LeWitt, ils deviennent le subjectile neutre d'un tracé léger de crayon, de pastel gras ou de graphite, le support insistant d'un genre de fresque lisse, lavis ou acrylique appliqués uniformément.

Puisque le dessin ne mime rien, qu'il n'ouvre aucune fenêtre, le mur demeure un mur. Les pigments déposés, démis de leurs fonctions figurative ou expressive, s'offrent sans réserve à la jouissance de l'œil, qui les touche presque. Le trait de crayon fonce, il s'estompe, il cahote sur les aspérités. Quand il est libre, il tremble. Le pastel blanc laisse les lacunes et le grain qui rappellent les ardoises d'école. Les couches de lavis d'encre forment des moires; quand elles couvrent des carrés, on se croirait face à un pavement redressé ou un ouvrage de marqueterie. A deux mètres de distance, le graphite moutonne, un pas de plus et il devient pulvérulent. Quant à l'acrylique, toujours égal, son alternance de mat et de brillant évoque le revêtement d'un intérieur tour à tour chaud et froid, sec et humide : une cuisine, une salle de bains. Et si tout cela n'était que de la décoration? Après tout, on n'est pas très loin des principes d'équilibre entre figures et fond, formes et contre-formes, triangles, cercles et carrés, où Owen Jones lisait la grammaire commune aux grandes traditions ornementales du monde. Et si LeWitt avait conçu le décor idéal, «le faire-valoir mural du «white cube», ce temple hygiénique, blanc, cubique, érigé pour l'art moderne par les Etats

du marché? Après un quart de siècle de consécration muséale, finira-t-il en papier peint fait main pour les bureaux d'un capitaine d'industrie jouant les bourgeois gentilshommes?

Là-dessus, on est un peu rassurés par les tout premiers visiteurs de l'expo, une dame qui s'exclame : «Il faut le voir pour le croire!» Et son mari, scandalisé : «C'est nul!» L'apaisement que l'on serait en droit d'attendre d'une décoration n'est pas un rendez-vous. En fait, ces formes troublent, jusqu'à faire perdre l'équilibre.

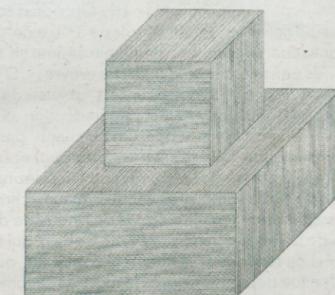
DANSE DU VENTRE. S'ils refusent de jouer les trompe-l'œil, s'ils préfèrent écraser un polyèdre que de le mettre en perspective, les dessins ne sont pas avares d'effets optiques. Vibration incessante des rayures. Danse du ventre du petit cube ôté d'un autre et qui lui paraît

ajouté. Oscillation comique entre le convexe et le creux. Tournant un coin, on passe d'une texture à une autre, de la fragilité d'un griffonnage à la dureté d'un aplatissement. Et puis, dans un parcours accéléré sur quatre décennies (1968-2007), les ruptures sont franches. La plus tendre est l'apparition dudit griffonnage, ce zigouigouï, ce gribouillis imprévisible qui essaime et fait masse pour un dégradé velouté. La rupture la plus étonnante est l'abandon du programme conceptuel au profit d'une danse de courbes épaisses, blanches, guillerettes, qui se contente de décalquer un dessin de l'artiste, dans la série *Loopy Doopy*. A quoi on pense en regardant de près? Au travail. Aux artistes, artisans, étudiants qui ont dessiné. Je les ai vus ailleurs, sous leur bâche, traçant d'une main légère : poignets de fleuretistes. Patric Chihwa les a filmés. L'idée du dessin laisse plus ou moins de place à l'interprétation, il faut la jouer comme une musique, et le nom de ses «créateurs» fait partie de son titre. Ce qu'ils et elles font, aucune traceuse à dessins vectoriels ne l'aurait fait. Voilà ce qu'il faut voir pour croire : le geste est là, il se trace, même s'il ne prétend plus parler. Les consignes de discrétion ne l'ont pas effacé. Au contraire, elles soulignent sa persistance. Mais il suffit de s'éloigner de quelques pas pour que le dessin se rapproche de son idéal géométrique. Alors, l'idée persiste aussi? Un peu, oui, comme une opération mentale assez simple, à base d'oppositions et de séries. Sol LeWitt prend donc deux fois congé de nous, par un geste délégué, par une pensée sans secret. Et il nous laisse face au mur : «Tout est là.» Bien sûr, dès qu'on tourne le dos, on se met à chercher ailleurs, à interpréter les formes, à y lire des pensées, ou des paysages. Il n'était pas contre, d'ailleurs, il appellait ça des «effets secondaires».

En rejoignant la gare, je me suis demandé si cette exposition, destinée aux Messins et à ceux qui prendront le train, ne plairait pas aussi aux Martiens. La géométrie parle à toute la galaxie. Le centre Pompidou, surmonté d'une voile qui piège les courants d'air, avait au loin l'air d'un aéronef atterri dans une ruine grandiose (en fait, un chantier) pour délivrer les messages d'encouragement d'une planète amie. Mais les grands signes abstraits de LeWitt n'étaient plus pour moi qu'une idée. Il faut les voir de près. ◀



Installation et préparation au centre Pompidou-Metz. PHOTO RÉMI VILLAGGI



Contours de figures géométriques au pastel noir de Sol LeWitt. PHOTO RÉMI VILLAGGI

«Un dessin à l'encre sur papier accompagne le dessin mural. Il est exécuté par l'artiste, alors que le dessin mural est exécuté par des assistants. Le dessin à l'encre est un plan, et non une reproduction du dessin mural; le dessin mural n'est pas une reproduction du dessin à l'encre. Chacun est également important. [...] Le dessin mural est une installation permanente.»

Sol LeWitt dans *Arts Magazine* d'avril 1970 (vol. 44, n° 6, New York)



Théâtre Nanterre-Amandiers

Home

Du 16 mars au 8 avril 2012

Texte David Storey
Adaptation Françoise Marguerite Duras
Mise en scène Chantal Morel

Avec Nicolas Carter, Marlyne Even, Jean-Jacques Le Vasseur, Rémi Rouzier, Line Wilbè

Decor Sylvain Lobac
Lumière et régie générale Isabelle Senégre
Costumes Cécile Du Centre
Assistant aux costumes Hafid Bachri

Un étudiant gratuite de la fac de l'Université de Pékin, Pékin, Chine, 14 mai 1989. AFP / Catherine Hanvière.

www.nanterre-amandiers.com
01 46 14 70 00